

STELE 2000. DISCOURS DE PIERRE BUR

"Aujourd'hui, au pied de cette stèle, après nous être recueillis dans le souvenir de nos disparus, nous nous retournerons et regarderons quelques années en arrière, même beaucoup d'années en arrière. 56 ans !

une éternité pour nos enfants et petits-enfants.

Permettez-moi de les saluer particulièrement aujourd'hui, quelques-uns s'apprêtant à commémorer à leur manière, ce 56ème anniversaire.

Ils ont décidé, et sans que nous les ayons incité en quoi que ce soit, d'aller marcher dans les pas de ces hommes qui furent embarqués, ici même, dans les conditions épouvantables que vous connaissez tous.

Ils sont là ces descendants, devant prêts à partir pour l'Allemagne afin de retrouver qui un père, qui un grand père, qui un grand oncle; un de ces êtres un peu mythiques, dont ils ont tout au long de leur vie entendu parler mais qu'ils n'ont peut-être jamais connus. Ils savent certes qu'ils sont morts dans des conditions qu'ils ont du mal à imaginer, pour un idéal, dans un de ces camps de la mort, dans une mine de sel de sinistre mémoire qui font encore frémir à leur simple évocation, ou sur une quelconque route enneigée de l'Allemagne centrale; mais leur imagination est bloquée à ce stade de leur réflexion car il est difficile pour l'homme d'imaginer l'inimaginable. Alors, ils ont voulu voir ces lieux de souffrances. Qu'y a-t-il de plus anodin ou banal, qu'un camp, qu'une mine, qu'une route, si on ne les visualise pas et si on ne les replace pas dans le contexte d'horreurs, qui était celui de leurs parents et grands-parents.

Nous ne pouvions que les encourager dans leur quête, les aider et les accompagner .

C'est pourquoi je voudrais m'adresser tout spécialement à eux et particulièrement à Aude, ma petite fille qui m'écoute du haut de ses 11 ans et qui ne m'a jamais entendu parler de la déportation.

Le calvaire des nôtres mes amis, commence ici même, le 17 août 1944.

Ce jour-là, 1250 hommes, résistants pour la grande majorité étaient alignés, en ce même endroit, prêts à être embarqués dans des wagons à bestiaux, comme des animaux... pire que des animaux, puisque dans ces mêmes wagons dans lesquels on n'embarquait que 8 chevaux, afin qu'ils aient toutes leurs aises, on entassait ceux qui allaient devenir les bagnards de l'Allemagne nazie, à 80, 100 et même 120. Leur voyage a duré quatre jours et quatre nuits pratiquement sans boire, dans la chaleur étouffante d'un torride mois d'août, ce qui ajoutait à la promiscuité et au délabrement de ces êtres, qui sortaient pour beaucoup d'entre eux des griffes de la Gestapo.

Ce voyage s'est soldé par une soixantaine de morts et de nombreux fous à l'arrivée à Buchenwald le 21 août. Evoquons au passage la mémoire de ceux qui mourront quelques jours plus tard des suites des souffrances endurées. Ils furent aussi nombreux, sans que nous puissions en déterminer le nombre. En effet, ces hommes qui étaient devenus, le temps d'un voyage en enfer, des déportés, avaient été répartis en différents kommandos ce qui nous a empêché de tirer des statistiques exactes. Les uns furent affectés dans des usines d'armement, d'autres dans cette carrière de Buchenwald dans laquelle s'usaient les dernières forces de ces glorieux forçats, d'autres enfin s'en allèrent mourir à Stassfurt au fond d'une mine de sel ou sur une route, abattus comme des bêtes pestiférées. Mon propos se limitera à ces derniers. Les autres me pardonneront car ils

savent qu'ils sont toujours dans nos pensées.

Donc, ils ont travaillé dans cette mine ou dans des petits Kommandos de terrassement extérieurs qui lui étaient rattachés, du 15 septembre 1944 au 11 avril 1945. Ils étaient 500 lors de leur arrivée à Stassfurt, dont 8 kapos. 7 mois plus tard, ils n'étaient plus que 398... et toujours 8 kapos. 102 d'entre eux avait péri sous les coups, de faim, de froid, quand ce n'était pas des suites des punitions raffinées que leur infligeaient les SS, et aussi de maladie ou écrasés par le labeur auquel ils étaient soumis 12 heures par jour ou par nuit, sans qu'ils perçoivent la nourriture à laquelle ils auraient pu prétendre pour simplement survivre.

Le 11 avril, et c'est à partir de ce moment précis que vous allez marcher dans leur pas, l'armée américaine poursuivant son avance à travers le Reich, les SS décidèrent d'évacuer le camp. Ils rassemblèrent les 398 survivants auxquels entre temps ils avaient adjoint autant de Polonais évacués du camp d'Auschwitz courant janvier, et à dater de ce jour, ils les poussèrent tel un troupeau, sur des routes et chemins défoncés. Ce nouveau calvaire devait durer un mois. Chaque pavé sur lequel vous poserez le pied, chaque bosquet et chaque village que vous traverserez, vous diront la somme des souffrances qu'ils endurèrent. Tous furent rougis par le sang de leurs plaies qui s'ouvraient un peu plus à chaque pas, et par celui qui s'écoulait de leurs crânes fracassés par la balle du fusil d'une sombre brute SS... ce n'est pas une pieuse image, mais une dure réalité.

Pour me limiter aux Français, car là encore nous manquons de références pour chiffrer les pertes des Polonais, sachez que 262 périrent de façon tragique au cours de la Todesmarsch "ou " marche de la mort ", mot inventé par les Allemands et non par nous.

Lorsque vous effectuerez cette marche qui sera pour vous une " marche à la vie vous allez traverser des paysages qui vous paraîtront enchanteurs. Dites vous bien, qu'ils étaient tout aussi enchanteurs à l'époque, seulement ceux qui les découvraient étaient des êtres hagards, décharnés, marchant pieds nus, sans manger, et ayant en tête deux choses: Bouffer ...et avoir la force de faire un pas.... Oui, un pas... encore un pas, sans trébucher... sans tomber, sous peine d'être immédiatement abattu. Chassez de vos têtes l'image du beau héros fort et indomptable, il n'est plus maintenant qu'un pauvre squelette ambulante, qui se traîne tête baissée, constamment à la recherche du trognon de chou pourri ou du pissenlit, qui pourrait tromper la faim qui lui tenaille les entrailles, ne serait - ce qu'un court instant.

Pour imager mon propos, permettez moi un souvenir personnel. Alors que nous grimpons la terrible côte d'Olbernhau, je n'avais qu'une obsession en tête : la poubelle de ma mère dans laquelle je me voyais plonger avec délectation. Aujourd'hui cette image hante encore mes nuits.

L'itinéraire que vous allez emprunter sera celui que nous avons parcouru. Après chaque étape, un déporté vous fournira des explications sur les événements qui se sont produits en 1945. A Buchenwald, Marcel Colignon vous dira qu'entre Weimar et le camp séparés de 8 kilomètres, il fut dénombré un cadavre tous les mètres. A Ober Audenheim, l'un de nous vous parlera de l'extermination des malades et notamment de Maurice Van de Wiele, à Kossa, il vous narrera l'histoire de

Jacques Moignet et de Bataillard a Durchwena, vous apprendrez celle de Legrand qui a été pendu, et celle de ses compagnons Caudron et Horlaville qui ont eu la tête fracassée sur un billot pour avoir dérobé 3 petits lapins et les avoir mangés crus. Jacques Vigny vous parlera à Bockwitz de son évasion courageuse tout autant qu'incroyable ; Max

Gombert vous dira à Neuhausen comment il a été sauvé in extremis d'une mort certaine ; je vous entretiendrai à Klingenberg et à Tharandt du triste destin de mes deux amis André Dechaume et Pierre Sauzet, à Dittersbach nous nous recueillerons au cimetière des lépreux où une vingtaine des nôtres reposent encore, et vous saurez comment nombre d'entre eux furent enterrés vivants. Enfin, je vous conterai la fin de notre calvaire à Annaberg où nous nous sommes retrouvés le 8 mai, à 62 survivants. 24 heures de plus et aucun d'entre nous n 'aurait survécu, seuls, ceux qui avaient eu la chance et le courage, il faut le souligner, de se soustraire à la surveillance des nos bourreaux auraient pu témoigner aujourd'hui.

Vous aurez d'autres témoignages. Celui de quelques Allemands qui ont vu passer notre colonne. Certains ont assisté impuissants à l'assassinat de quelques uns des nôtres. Ils nous l'ont dit en 1992. En 1945, ils étaient âgés de 13, 14, ou 15 ans. Quand nous leur avons dit qui nous étions, ils ont crié au miracle. Ils ne pensaient pas que nous ayons pu survivre et croyaient que nous avions tous été exterminés.

Vous pourrez vous entretenir avec eux, et vous constaterez qu'ils ont honte de ce régime qui a conduit leur peuple à se livrer à de telles exactions. Faites leur sentir que vous n 'êtes pas là dans un esprit de vengeance, mais bien dans celui de bâtir l'Europe de demain. Ils vous parleront de pardon, je les connais. Si c'est le cas, libre à vous de le leur accorder en ce qui concerne vos disparus. Ne vous engagez jamais au nom des familles qui aujourd'hui ne sont pas représentées. Nombreux sont ceux, qui d'entre nous, encore aujourd'hui, préconisent certes le rapprochement entre nos deux peuples, mais ne peuvent se résoudre à pardonner...Permettez moi de les comprendre..